

*L'évangile selon van Horn* offre deux types de composition romanesque rarement associées : une vue symbolique de la destinée qui se dégage d'un récit rapportant une vingtaine d'années de la vie d'un homme, le juif George. À la première page du livre, il se trouve à Marble Arch, soudain bouleversé par le propos d'un prédicateur : « ... le jour où il demandera : " Lequel parmi vous est sans péché ? " qu'un homme, un seul, puisse répondre : " Moi " (p.8) parce que le mal [il faut] le faire avec un cœur pur. » (p.9). 1945, à Paris, tout jeune alors, George avait été fasciné par les paradoxes du mystérieux commandant Van Horn, rencontré dans un restaurant russe. Le commandant avait, entre autres aphorismes, énoncé celui-là. Isolé, brisé par le passé, George ne demandait qu'à se laisser guider, disposé à adopter l'anti-morale de son mentor : il faut se débarrasser des règles bonnes pour le commun, faire siennes des maximes obscures, croire en des prédictions incompréhensibles : « L'un de nous parviendra à évoquer [nos heures exceptionnelles] ; celui peut-être qui saura le mieux frôler l'exception » (90-91). De ce cynisme confus, André Gide, prophète des jeunes générations d'après-guerre est peut-être l'inspirateur ; lui s'exprimait dans une langue élégante, précieuse même, pour prêcher le rejet de ce qui entrave la nature de l'homme dans son authenticité, religion et morale convenues. La libération d'une sensualité sans limites le rendra plus sensible encore à la beauté du monde et à celle de l'art. Van Horn va plus loin : il ne s'agit pas de devenir un homme nouveau mais une « bête nouvelle ». C'est pour B. Schreiber l'effet auquel doit aboutir la pensée de Gide, débarrassée de ses oripeaux esthétiques. Derrière la belle image, B. Schreiber voit la caricature. Une société policée ne tient pas sous les coups d'une barbarie capable d'inventer les camps de concentration. Le malheur collectif offre une certaine grandeur, dans l'individu, il devient souvent misérable. C'est ce que nous apprend la vie de George. Le malheur juif, George le présente dépouillé de tout prestige : il n'a pas été déporté, il est riche d'une fortune familiale, un chauffeur de taxi auquel il tend encore un billet lui dit : « Je ne veux plus d'argent, si vous en aviez moins n'en seriez pas là. » (p.27).

On ne peut reconstruire l'homme intérieur de l'extérieur. Le jeune George le sent, vit dans le malaise, exprime des doutes, mais son « déficit d'être » est trop douloureux pour qu'il renonce à l'espoir de la métamorphose. Sur la suggestion du commandant, il le laisse accueillir sa sœur Hélène de retour d'Auschwitz, pendant que lui s'accouple à une prostituée répugnante, commerce dont il sortira infecté, réalité physique et symbole moral. Blennorragie, souffrance très réelle, très impure, causée par lui seul pour hâter la venue de la « bête nouvelle ». C'est de cette contemplation morose de son néant que veut le sortir sa sœur Hélène, un corps détruit par les atrocités d'Auschwitz, mais une femme si généreuse qu'elle finit par pardonner même aux bourreaux. Elle voudrait que son amour pour George le réintroduise dans la fraternité humaine. Elle lui demande de rompre avec Van Horn. George n'en fait rien, c'est Van Horn qui disparaît. Privée de la présence de son frère, Hélène a glissé vers la mort.

Bouleversé, George prend deux résolutions : visiter, à la demande de sa sœur, la famille de son mari Michel, dans un petit port de la Baltique ; puis retrouver Van Horn, âme noire, vendeur de néant, et le tuer avec le poignard dont ce dernier lui avait fait cadeau.

Après un long voyage, George aborde un autre monde. Le train ne traverse ni gare, ni village mais des marais sans fin. Dans les gares, dans les rues des villes, dans le village de sa famille les passants vêtus de noir semblent en uniforme. C'est la grisaille d'une démocratie populaire. Les propos sont encore plus convenus que la tenue ; la famille de George s'en accommode mis à part son cousin Grégory. Face à face, deux représentants typiques du peuple élu : l'un est trop riche et blasé, l'autre habitué des rêves d'errance et de fortune de sa race, mais il doit se taire et crève de silence, au bord de la folie. Entre ces deux insatisfaits se noue une complicité amicale qui prend fin dans le drame : Grégory soupçonne George d'avoir séduit Idri sa femme qui en fait vient d'aveugler George en lui jetant du goudron au visage. Combattant à l'aveugle George a lancé sur Grégory une masse dure qui l'a tué.

À ce moment précis, George est récupéré par le chauffeur qui le conduit et le surveille, comme il se doit pour tout étranger venu de l'Ouest. De retour vers l'Occident, l'existence informe de George va prendre fin à une escale. Il est abordé par une petite fille, chassée de chez elle le soir par l'amant de sa mère. Elle demande à George de lui ramener un objet brillant dans l'eau. Personne n'a jamais accédé à cette prière. George laisse partir le navire, appelle l'enfant qui a disparu, trébuche, tombe mortellement blessé. La petite fille à nouveau près de lui n'accède pas à sa demande de ne pas le quitter ; elle lui dit doucement qu'un autre l'aidera à se saisir de la lumière dont elle a besoin, de l'idéal entrevu. Pour la première fois George s'est oublié complètement pour une enfant de neuf ans, misérable qui connaît pourtant la joie et l'espérance. Il voulait l'aider à les conserver dans un mouvement de générosité pure. Il est devenu ce que souhaitait Hélène : un homme sensible à la détresse d'autrui. *In articulo mortis*, il la rejoint, il est devenu le frère qu'elle méritait. Van Horn trompait et se trompait : on ne peut s'accomplir ni contre les autres ni sans eux.

Colette Cazenobe